

Seule la terre est éternelle

de François Busnel, Adrien Soland
Documentaire – France - 23/03/2022
V.F. – 1h52

Clôture Festival Accords Croisés

DIMANCHE 16/03/2025 11h00

Table de presse tenue par la
Librairie le Cadran Lunaire

Court métrage : La bouteille de Xavier Mesme – Fiction - 06' - France – 2024

Un coureur en séance de jogging voit la bouteille d'eau qu'il a jeté dans le champ de blés être relancé sur le chemin. Un message écologique décalé qui vire au fantastique punitif !

« Seule la terre est éternelle » : les leçons de vie de Jim Harrison

Poète philosophe un peu clochard, vieil épicurien goguenard usé par les excès et les accidents de la vie, dont le souffle rauque de la voix s'est éteint en mars 2016. Soit six mois après la première partie du tournage de *Seule la terre est éternelle*, et deux semaines avant sa reprise.

Pour autant, c'est un film parfaitement achevé, intense et apaisé que le journaliste et producteur François Busnel (qui présente sur France 5 le magazine littéraire « La Grande Librairie ») et le réalisateur Adrien Soland ont rapporté de leur séjour passé avec l'écrivain. Trois semaines de discussions, de repas, de parties de pêche sur Yellowstone River, de trajets à travers les paysages majestueux de l'Amérique durant lesquels, jour et nuit, Jim Harrison n'a cessé de parler.(...)

Revenu de tout, Jim Harrison est resté debout, soutenu par deux béquilles : l'écriture et la nature. Ses mots le disent, l'expriment avec une rare clarté. Le film le montre, jusqu'à nous le faire ressentir, qui, en alternant plans rapprochés et plans très larges en « scope », parvient à rendre indissociables l'homme et les paysages. Au volant de sa voiture qui nous mène du Montana en Arizona, où il possède un ranch, l'écrivain déroule sa vie comme il l'entend, s'agace d'avoir parfois été comparé à Hemingway (« *je n'ai rien en commun avec ses inepties viriles, et puis il était tout le temps bourré* »), s'attarde sur la cupidité, la haine et la soif de pouvoir qui ont conduit l'Amérique aux pires atrocités : le massacre des Indiens, les guerres du Vietnam, d'Irak et d'Afghanistan.

En cette fin d'été 2015, Jim Harrison se tient en paix dans le monde sauvage et ne craint plus rien. Pas même la mort, dont il se fiche : « *Ça arrive à tout le monde. Et puis il existe 90 milliards de galaxies, donc tout est possible. Ça ne me tracasse pas.* » Il y a bien longtemps que l'accompagne cette phrase qu'il a citée dans ses mémoires *En marge* : « *Seule la terre est éternelle.* » Elle vient des Sioux et donne son titre au film de François Busnel et Adrien Soland. Un film sans voix off ni archives, sans autre présence à l'image que celles de l'écrivain, de quelques amis de passage et de ces vastes horizons auxquels Jim Harrison offre, ici, son dernier souffle. Comme un ultime hommage à ce qu'il a tant aimé.

(Le Monde/Véronique Cauhapé/23 mars 2022)

François Busnel, Extrait du dossier de presse:

Seule la terre est éternelle s'adresse aussi bien aux admirateurs de Jim Harrison que ceux qui n'ont jamais entendu parler de lui. Il a influencé toute une génération d'écologistes (à commencer par Edward Abbey) mais aussi de féministes. Il a connu la gloire et la détresse,

les cimes et la dépression. Il a exploré l'histoire du génocide des Indiens d'Amérique comme peu d'autres avant lui, a célébré le monde sauvage et la gourmandise tout en écrivant des histoires d'une extrême délicatesse sur les blessures intimes... Mais si Jim Harrison est un immense écrivain, il est aussi un être humain intense, démesuré (...)

Le film doit énormément à l'engagement entier de Jim Harrison. J'ai commencé à l'écrire en 2011. Nous venions de tourner chez Jim un « Carnet de route » pour la télévision mais j'étais frustré par le format et le formatage que l'exercice télévisuel imposait alors. J'ai parlé à Jim de l'idée d'un film non pas « sur » lui mais « avec » lui et « dans » le monde sauvage dont il parle dans ses livres. J'ai insisté de nombreuses fois. Puis, en juin 2015, Jim m'a dit : « Si tu as toujours envie de faire ce film, viens cet été. » (...)

Le tournage a duré trois semaines pendant lesquelles Jim a été d'une disponibilité totale, jour et nuit. Il voulait être filmé tel qu'il était, abîmé mais debout, jubilant d'aller pêcher sur la Yellowstone River, marchant à Emigrant Peak, prenant la route pour rejoindre sa casita près de la frontière mexicaine, entouré d'amis chers (...)

Les grands espaces nous éblouissent parce qu'ils sont sans limites. D'où l'usage des plans très larges, en scope, avec un format d'image que nous voulions, Adrien Soland et moi, en 2.22 car c'est le format qui nous faisait rêver quand, enfants, nous regardions les films américains. C'est aussi le format dans lequel m'apparaissent les images lorsque je lis les romans de Jim Harrison... Mais « les grands espaces », c'est également ce que j'ai toujours vu en contemplant le visage de Jim. Son visage me bouleverse. Ses rides sont des ravines, ses traits sont des cratères, son teint buriné est la Terre... Pour moi, le cinéma sert à cela : quand un visage emplit tout l'écran, que la peau capte les sentiments à la manière d'une pellicule, alors le cinéma vous offre une expérience sensorielle unique.

« Nous avons terminé la première partie du tournage à la fin de l'été 2015 et nous étions convenus de nous retrouver au début du printemps, car je voulais filmer le moment où les neiges fondent dans la Péninsule nord qui est l'un des endroits les moins touristiques des Etats-Unis et sur lequel il a beaucoup écrit . Il est mort le 26 mars 2016, deux semaines avant la reprise du tournage. A son bureau. En écrivant un poème.

Faire le film est pour *Big Jim / Poor Little Jimmy* une des dernières occasions de vivre et de faire partager son désir d'aventure et d'espace. Les déplacements en voiture sont une des composantes essentielles dans l'élaboration de ses œuvres. Il roulera vers Patagonia en Arizona où nous ne verrons rien de son dernier antre, sa dernière cabane d'écriture en solitaire (...)



« Nous aimions la terre mais nous n'avons pu y rester. » Jim Harrison aime à citer cette épitaphe. Le film est un adieu où se mêlent souvenirs, lecture à voix haute de deux poèmes (*Spring / Printemps* et *Ghosts / Fantômes*), partie de pêche, long voyage dans l'Ouest et le Midwest du nord au sud. Cet adieu, non seulement ne s'enlise pas dans la tristesse mais savoure la vie, avec humour et gourmandise, jusque dans ses moindres soubresauts, ses intimes frissons, ses plaisirs quotidiens, ses petites joies qui font les grands bonheurs.

(Isabelle Grimaud/ Bibliothèque Public d'Information/22 mars 2022)

Prochaines séances

Bird, d'Andrea Arnold – Je 20/03 18h30, Di 23/03 19h, Lun 24/03 14h

Assurance sur la mort, de Billy Wilder (1946) – Je 20/03 21h, Di 23/03 11h, Lu 24/03 19h

Presence, de Steven Soderbergh – Ve 21/03 19h30, Ma 25/03 20h